

127 24 464
LA CRÉOLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE.

PAR M. DELESTRE-POIRSON.

*Représentée pour la première fois, sur le Théâtre
de la Porte St.-Martin, le 18 novembre 1815.*

—
129588-B

A PARIS,

**Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de
Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.º 29, vis-à-
vis la rue de Lancry.**

PERSONNAGES.

ACTEURS.

BARCLAY, capitaine d'un corsaire ,

M. EMILE.

CHARLES, son neveu ,

M. THIBOUVILLE.

FANNY, femme de Charles ,

M.elle JENNY-VERTPRÉ.

LIBRAIRIE

La Scène se passe dans un hôtel de St.-Pierre, à la Martinique. Le Théâtre représente un jardin avec deux pavillons latéraux et une grille au fond.

LA CRÉOLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, *seul.*

Je ne saurais revenir de mon étonnement ! M. Barclay ici ! Mon oncle arrivé à la Martinique ! Puis-je bien en croire cette fatale lettre.. (*il lit*) « A bord du corsaire l'indomptable, ce... » J'ai appris vraiment de jolies choses sur votre compte ; patience, mon cher neveu, je débarquerai demain... « C'est aujourd'hui... » Je resterai un jour à Saint-Pierre... « C'est sans doute dans cet hôtel qu'il demeure, comme de coutume. » Je resterai un jour à Saint-Pierre, pour vous donner le temps de chasser de l'habitation, que j'ai eu la sottise de vous confier, l'impertinente qui s'avise de vouloir être ma nièce sans mon consentement. Après-demain je serai chez moi, je veux vous y trouver seul ; entendez-vous, seul ; sinon j'aurai deux personnes à renvoyer ; et par Saint-George, je promets d'être impitoyable... Je ne sais si je dois me dire, encore votre oncle, BARCLAY... »

Je reconnais bien là le cher oncle ; faut-il que je reçoive cette lettre dans un voyage que je suis venu faire à Saint-Pierre, et que ma femme, habitant avec moi cet hôtel, soit exposée sitôt à la dureté de M. Barclay ! Pauvre Fanny ! avec ton esprit, tes moyens de plaire, tu ne saurais trouver grâce devant ce farouche marin ; il est indigné, je le vois, de mon mariage. Prendre une femme sans nom, sans fortune, qui n'a pour elles que toutes les grâces, toutes les vertus, c'est un crime impardonnable à ses yeux. Eh bien ! mon cher oncle, je mériterai tout-à-fait votre colère. Fanny sortira de chez vous, mais avec moi. Six mois de mariage n'ont fait qu'augmenter mon amour.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Souvent un époux, à mon âge,
Pour son épouse, sans pitié,
Au mépris du nœud qui l'engage
Néglige sa tendre moitié.

Moi, quand six mois de jouissance,
Ne m'ont rendu que plus épris,
Voilà qu'un oncle mal appris
Veut me forcer à l'inconstance.

Mais , comment apprendre à Fanny... La voici : qu'elle est jolie ! Allons mon cher oncle , vous ne la connaissez pas... ou vous seriez l'homme le plus barbare !...

SCÈNE II.
CHARLES , FANNY.

FANNY.

Eh bien ! que fais-tu là avec cet air rêveur ? depuis ce matin tu parais préoccupé... cette lettre... pour la première fois , Charles me cache quelque chose.

CHARLES.

Non , mon amie , je ne veux rien te déguiser ; mais arme-toi de courage , et lis.

FANNY.

Voyons donc : (*après avoir lu*) C'est bien là M. Barclay , tel que tu me l'avais dépeint.

CHARLES.

Tu n'es pas étonnée ?

FANNY.

Moi , point du tout ; je connaissais l'homme. Mon ami , quand après deux ans des soins les plus assidus , tu as pu obtenir de Fanny le serment d'être à toi pour toujours , j'avais prévu le malheur qui nous menaçait ; je te l'ai fait envisager , il ne ta point arrêté ; c'est à toi de voir aujourd'hui ce que tu as à faire.

CHARLES.

Ce que j'ai à faire ! Fanny n'est-elle pas tout pour moi ?... Oui , mon cher oncle , plutôt que de renoncer à Fanny , je renonce à votre héritage , à vos immenses richesses qui ne sont rien , si je ne les partage avec elle.

FANNY.

Prr , prr ! tu vas aussi trop loin. Renoncer , renoncer , et pourquoi ?

CHARLES.

Pourquoi ! tu n'as donc pas bien lu sa lettre.

FANNY.

J'ai vu qu'il était furieux ; mais n'est-il aucun moyen de l'appaiser ?

CHARLES.

Aucun.

FANNY.

Tu as donc bien peu de confiance en moi ?

CHARLES.

Si ; mais mon oncle est un sauvage sur lequel les femmes n'ont jamais eu le moindre empire ; qui traite de faiblesse l'amour le plus vrai , le mieux senti. Depuis dix ans , il borne son ambition à cumuler des richesses immenses qu'il compte

me faire partager. Après m'avoir placé à la tête de ses habitations dans cette île , il espérait, dans quelques années , me marier à une riche propriétaire; juge donc de sa colère , en apprenant notre amour ? Si jamais il a été inabordable , c'est bien dans ce moment.

FANNY.

Alors , que comptes-tu faire ?

CHARLES.

Je te l'ai dit, renoncer à tout , excepté à toi.

FANNY.

Mais il me semble qu'il sera toujours temps de prendre ce parti. . . . Je veux juger cet oncle terrible. . . . Tu ne peux pas me refuser le plaisir de voir ma famille.

CHARLES.

Tu badines ! tu ne connais pas mon oncle.

FANNY.

C'est pour cela que je veux faire connaissance.

CHARLES.

Mais en un mot. . . .

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

C'est un marin redoutable ,
Qui , sans cesse , sur les mers ,
N'a point connu de revers.
Son ton est loin d'être aimable ;
Car , avec des matelots
Il ménage peu ses mots.
Mais sa valeur est terrible ;
Et bravant les ennemis ,
Mon oncle , dans son pays ,
Est surnommé l'*invincible*.

FANNY , *galment.*

C'est que ton oncle , ma foi ,
N'eut jamais affaire à moi.

CHARLES.

Tu as donc quelque espoir ?

FANNY.

Peut-être ?... Tu dis qu'il doit arriver ici ?

CHARLES.

Il doit y être déjà.

FANNY.

C'est bien promptement.

CHARLES.

Dans toutes ses courses il vient à Saint - Pierre , et loge dans cet hôtel.

FANNY.

Nous sommes voisins... c'est charmant ! Il est bon , avant tout , que je voie la maîtresse de cette maison , Mad. Bolly.

CHARLES.

Allons, voilà quelque grand projet, je m'en rapporte à ta malice, à ton espièglerie. Ah! si Fanny pouvait obtenir notre grâce!...

FANNY.

Sans moi tu serais en paix avec ton oncle; puisque j'ai fait le mal, c'est à moi de le réparer.

CHARLES.

Tiens, je crois que je t'aimerais encore davantage.

FANNY.

C'est bien comme cela que je l'entends. Allons, confiance dans ta femme, c'est le devoir d'un mari; et dans peu nous triompherons peut-être de ton oncle *l'Invincible*.

AIR : de la *Walse du Pauvre Diable*.

Ici, bientôt, il me verra, j'espère,
Il connaîtra tous mes talens secrets.
Je ne prétends lui déclarer la guerre
Que pour pouvoir le forcer à la paix,

CHARLES.

Je t'en prévien, mon oncle est très-habile.

FANNY.

La gloire alors doublera le succès.

CHARLES.

Et le tromper sera bien difficile.

FANNY.

Va, je suis femme, et je te le promets.

CHARLES, sur la ritournelle.

Je crois entendre mon oncle!...

FANNY.

Je te laisse, c'est à toi de soutenir le premier choc.

Suite de l'air.

ENSEMBLE.

Ici, bientôt, il me verra, j'espère, etc.

CHARLES.

Ici bientôt il te verra, j'espère;
Il connaîtra ta grâce et tes attraits;
Mais il ne faut lui déclarer la guerre
Que pour pouvoir le forcer à la paix.

SCÈNE III.

CHARLES, seul.

C'est bien la petite créole la plus vive, la plus maligne...
Je dois attendre tout de son esprit et de sa grâce. Voici mon oncle; préparons-nous à l'abordage.

SCÈNE IV.

CHARLES, BARCLAY.

BARCLAY, *sans voir Charles.*

Mon diable d'homme de loi qui s'avise de sortir si matin ?
Nous verrons mon cher neveu !

CHARLES, *à part.*

Je suis le sujet de sa conversation.

BARCLAY.

Je voudrais savoir ce qu'il aura dit en recevant ma lettre...
Je serai inflexible !

CHARLES, *à part.*

Ce n'est pas le compte de Fanny.

BARCLAY, *apercevant Charles qui va pour l'embrasser.*

Ah ! ah ! vous voilà, Monsieur ?

CHARLES.

Mon cher oncle, permettez....

BARCLAY,

Permettez ! Je ne permets rien... Vous savez trop bien vous
passer de ma permission... Un mot, avant tout. (*sévèrement*).
Est-elle encore chez moi ?

CHARLES, *hésitant.*

Mon oncle, elle n'y est pas.

BARCLAY.

Dis-tu la vérité ?

CHARLES.

Oui, mon oncle.

BARCLAY.

Et elle n'y rentrera jamais ?

CHARLES.

Si vous ne voulez plus me recevoir.

BARCLAY, *en colère.*

Si je ne veux plus te recevoir ? Avec elle... non, sans
doute.... Je ne le veux point.... Je ne le veux point.... Je ferai
casser ton mariage !....

CHARLES.

Impossible, mon oncle ; les lois....

BARCLAY.

Je ne connais pas les lois ; mais elles ne peuvent autoriser
un étourdi.... un enfant à déshonorer sa famille.

CHARLES.

Déshonorer ma famille ! Jamais, mon oncle. Fanny est la
plus belle, la plus aimable de toutes les femmes !

BARCLAY.

La plus belle, la plus aimable, elles sont toutes comme
cela les six premiers mois. Une créole sans nom, sans fortune.

CHARLES.

Sans fortune il est vrai ; mais sans nom !... Fanny est la fille d'un officier dans le régiment de Cambridge, dont la valeur...

BARCLAY.

Et voilà le choix que tu as fait, ingrat ! Tu as préféré le malheur avec une orpheline sans bien... au sort brillant que te préparait l'oncle qui t'idolâtrait, qui depuis quinze ans ne rêvait qu'au bonheur de pouvoir te rendre un jour, par une riche alliance, le premier colon de cette île ; qui ne travaillait que dans cet espoir. Voilà ma récompense. Allons, allons... Il en est encore temps. A ton âge on peut faire des sottises ; mais on peut les réparer. Jure moi de renoncer à celle qui a su avec tant d'adresse s'emparer de ton cœur... ou renonce à ma fortune, à ma tendresse.

CHARLES.

Quelle que soit ma douleur de vous offenser, mon oncle, mon choix est fait. Je serais indigne de votre amitié si j'agissais autrement.

BARCLAY

Je t'entends. Songes-y bien ?

AIR du vaudeville de Turanne.

Un pareil hymen m'importe.....

CHARLES.

Fanny restera dans mon cœur.

BARCLAY.

Quand je songeais à ta fortune !

CHARLES.

J'ai dû songer à mon bonheur.

BARCLAY.

Crois-moi, bannis-la de ton âme !

CHARLES.

Je veux l'aimer jusqu'à la mort.

BARCLAY

Ingrat ! je garde mon trésor.

CHARLES.

Mon oncle, je garde ma femme.

BARCLAY, en colère.

Eh ! bien garde-la ; mais tu connais mes conditions....
(*Se rapprochant de Charles*). Malheureux ! tu sais si je t'aime au fond. Ne veux-tu rien faire pour ton oncle, pour ton meilleur ami ?

CHARLES, vivement.

Si je veux !... Je ferai tout... Tout ce que je puis faire avec honneur.

BARCLAY.

Je veux bien te donner une heure pour réfléchir.. profite-en, crois-moi.

Air du Vaudeville de Gilles en deuil.

Ingrat, redoute la vengeance
D'un oncle à bon droit irrité.
Abjure un hymen qui m'offense,
Ou tu seras déshérité.

CHARLES.

Qui, moi ! la bannir de mon âme ?

BARCLAY.

Il faut y renoncer, ma foi ;
Car je n'en veux pas pour ta femme.

CHARLES.

Mais j'ai dû la choisir pour moi.

BARCLAY.

Ingrat, redoute la vengeance, etc.

CHARLES.

ENSEMBLE :

Je ne crains point votre vengeance,
Quoique vous soyez irrité.
Nous verrons, si peut sa constance
Charles sera déshérité.

(Il sort.)

SCÈNE V.

BARCLAY, seul.

Le drôle paraît résolu. Voilà donc mes projets de bonheur évanouis. Moi, qui me promettais un avenir si doux ! Encore deux ans de courses et je mariais mon neveu. Je m'établissais auprès de lui, et je voyais finir mes jours entre mes deux enfans. L'ingrat ! c'était sur lui que j'avais placé tout mon espoir ! Je le regardais comme un fils ! C'est pour l'enrichir de mon bien que j'avais refusé de prendre jamais une femme.... Mais je serai vengé : je vais m'arranger de manière qu'il n'ait pas un sou de mon bien. Eh ! parbleu ! j'y pense, j'ai un très-bon moyen.

Air du vaudeville de Paris carrée,

Ah ! c'est par trop écouter l'indulgence ;
Oui, punissons un neveu peu soumis,
Ingrat, tu cherches l'indigence ;
De ton erreur tu recevras le prix.
Ma vengeance sera terrible ;
De tous mes biens n'attends pas un denier.
Pour te punir, je ferai l'impossible....
Je veux me marier.

Ma foi, c'est une excellente idée que j'ai là. Vengeons-nous ; le plus tôt sera le mieux... Il ne s'agit que de me trouver une femme ; mais ce n'est pas difficile... Avec ma fortune... D'ailleurs, à mon âge, je n'ai pas le droit d'être bien exigeant.

SCÈNE VI.

BARCLAY ; FANNY *en créole.*

FANNY, *arrosant les fleurs.*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

AIR nouveau de M. Alex. Piccini.

Arrosons ces tendres fleurs :
Conservons bien leurs couleurs...
Dans la peine où je suis réduite,
Les soigner, les embellir,
Ah ! voilà le seul plaisir
De la pauvre petite.

BARCLAY.

Quelle voix douce !

FANNY.

DEUXIEME COUPLET.

Ah ! d'une compagne un jour
Si le ciel dans ce séjour
M'envoyait la douce visite !
Non, je ne me plaindrais pas ;
Mais personne ne songe, hélas !
A la pauvre petite.

BARCLAY.

L'aimable enfant !

FANNY.

TROISIEME COUPLET.

Fille, dit-on, chaque jour,
Doit bien éviter l'amour.
Mais des maux qu'il traîne à sa suite,
Mon cœur n'est point effrayé ;
Car le ciel aura pitié
De la pauvre petite.

BARCLAY.

Elle m'enchanté ! (*S'approchant de Fanny*). Vous êtes de cette maison, mon enfant ?

FANNY, *jouant la surprise.*

Ah ! pardon, Monsieur.

BARCLAY.

Vous me fuyez ? Je vous fais peur ?

FANNY.

Non, Monsieur ; mais je ne dois pas déranger les personnes qui logent dans cet hôtel.

BARCLAY.

Vous ! déranger quelqu'un ? Ma belle enfant, croyez au contraire que... je... Eh ! bien Barclay, qu'est-ce que tu dis donc ? (*à Fanny qui va sortir.*) Comment ! Vous partez ?

FANNY.

Je retourne auprès de Madame Bolly !

BARCLAY.

Vous êtes parente de la maîtresse de l'hôtel ?

FANNY.

Non, Monsieur. Après la perte de ma famille, elle a bien voulu recueillir dans cette maison une orpheline sans bien ; elle m'a élevée avec tous les soins d'une mère, et je cherche à payer tant de bienfaits en rendant heureux ses derniers jours, et en la remplaçant dans les soins de cet hôtel.

BARCLAY, *à part.*

Voilà une femme ? à cet âge, déjà à la tête d'une maison si considérable. (*haut.*) Comment avec un air si délicat, pouvez-vous suffire à des détails si nombreux ?

FANNY.

La reconnaissance me donne de nouvelles forces....

BARCLAY.

Comme ce serait précieux à la tête d'une habitation... Vous chantiez ; j'ai troublé vos chansons.

FANNY.

J'arrosais ces fleurs, c'est-là ma plus douce distraction.

BARCLAY.

A votre âge, avec cette jolie figure, vous ne devez point cependant manquer d'adorateurs.

FANNY.

D'adorateurs.... C'est-à-dire, d'hommes qui vous jurent d'aimer toujours.... J'en ai entendu quelquefois, mais jamais je n'ai cru leurs discours.

BARCLAY, *à part.*

Ce n'est pas là une coquette comme toutes ces petites créoles.... (*haut.*) Comment, aucun n'est parvenu à se faire écouter de vous ?

FANNY.

Aucun. D'ailleurs, si j'en crois madame Bolly, ce sont tous de jeunes trompeurs.

BARCLAY, *à part.*

Elle déteste les jeunes gens.... C'est charmant ! (*haut.*) Vous avez raison de vous défier de ces étourdis.... n'aimez qu'à bonnes enseignes ; que des gens sages, posés.

FANNY.

Aimer, qui ? moi !... Jamais.

AIR de la Hongroise.

Sans nul appui, dès ma plus tendre enfance,
Loin du bonheur j'habite ce séjour :
Mes yeux, jamais ouverts à l'espérance,
Jamais, hélas ! n'inspireront l'amour.

BARCLAY, à part.

AIR de la Tyrolienne.

Dieux ! quel aimable langage !
Et quel soufrire enchanteur !
Ah ! l'amour, malgré mon âge,
Pourrait-il enflammer mon cœur !
Déjà, je le sens,
De si doux accens,
D'espoir, de plaisir,
Me font tressaillir.

On n'est pas vieux à mon âge,
Quand l'amour veut nous rajeunir. } bis.

FANNY.

Sans nul appui, dès ma plus tendre enfance, etc.

BARCLAY

Dieux ! quel aimable langage !

BARCLAY, avec feu.

L'aimable enfant ! l'aimable enfant ! (*il s'approche vivement*)
Ma petite... (*à part*) eh bien ! qu'est-ce que j'ai donc ?

FANNY.

Adieu, monsieur.

BARCLAY.

Comment ! vous me quittez si tôt ?

FANNY.

Je crains que madame Bolly n'ait besoin de moi.

BARCLAY, (*à part*)...

Elle est charmante ! (*haut*) Eh ! quand pourrai-je vous
revoir ?... vous ne répondez rien ?

FANNY.

AIR du Final du premier acte du *Pauvre Diable*.

Mon devoir m'appelle, et je vais
Obéir à celle que j'aime.

BARCLAY.

Femme, avec tant de vertus et d'attraits,
Devrait commander elle-même.

Ah ! si l'amour pouvait vous attendre...

FANNY.

C'est pour long-temps que je vous quitte.

BARCLAY.

Si vous vouliez, vous pourriez me servir.

FANNY.

En ce cas, je reviens bien vite.
Mon devoir m'appelle, et je vais, etc.

ESSENTIELLE.

SCÈNE VII.

BARCLAY, *seul.*

Ma foi, je ne sais plus où j'en suis. Le diable m'emporte si je me doutais qu'une femme pût jamais me faire cet effet là ! Un corsaire trembler devant un petit bâtiment léger !

ARR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Bravant les flots, les dangers et l'orage,
Je me riais du dieu qu'on nomme amour.

Mais le traître, malgré mon âge,
De mes dédains rit à son tour.

Vainement donc, dans maintes entreprises,
J'ai eu braver nos plus fiers ennemis :
Dans cent combats, moi qui fis tant de prises
A mon tour je suis pris.

Oh ! je suis pris, je suis pris, il n'y a pas de doute.... Ah diable ! voici mon neveu ; cachons-lui bien mon émotion. Je veux le sonder un peu, et voir quel effet produiraient sur lui certaines ouvertures.

SCÈNE VIII.

BARCLAY, CHARLES.

CHARLES, *à part.*

Je connais maintenant le projet de Fanny ; secondons-la.

BARCLAY, *à part.*

Il a l'air bien gai. (*haut*) Eh bien ! monsieur mon neveu, persistez-vous toujours dans vos résolutions ?...

CHARLES, *gravement.*

Mon oncle, je dois l'avouer, je me suis laissé égarer.... J'ai pu vous offenser ; mais, maintenant plus raisonnable....

BARCLAY, *à part.*

Ah diable ! (*haut*) Comment, monsieur, vous renoncez à votre femme ?

CHARLES,

Sans doute, mon oncle : en y réfléchissant, j'ai songé qu'il ne me convenait pas, ayant l'honneur de vous appartenir, de prendre une femme sans fortune, sans nom....

BARCLAY, *embarrassé.*

Et vous avez eu raison, monsieur. (*à part*) Ah ça ! comment vais-je lui annoncer maintenant... (*haut*) Vous avez eu raison ; mais il est un peu tard.

CHARLES.

Comment !...

BARCLAY.

Sans doute ; irrité de votre obstination , je ne vous cache pas que j'ai formé certains petits projets de vengeance.

CHARLES.

Des projets de vengeance !

BARCLAY.

Oui , monsieur ; voulant vous ôter tout espoir d'obtenir un jour votre grâce et ma fortune... j'avais résolu... de me marier.

CHARLES , *riant.*

De vous marier , mon oncle. Ah ! ah ! ah !

BARCLAY.

Que veut dire cette joie immodérée ?

CHARLES , *riant.*

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

C'est pour plaisanter , je le vois.

BARCLAY.

Non , ce n'est point un badinage.

CHARLES (*riant.*)

Ah ! pendant plus d'un an , je crois ,
Je rirai de ce mariage.

BARCLAY.

Après un sévère examen ,
Me croyez-vous donc incapable
De payer ma dette à l'hymen ?

CHARLES.

Vraiment la chose est impayable !

BARCLAY.

Impayable tant que vous voudrez , monsieur , c'est cependant un projet arrêté là !...

CHARLES.

Comment , mon oncle , vous qui avez détesté les femmes toute votre vie , vous attendez à soixante ans . . .

BARCLAY , (*fâché*) .

A soixante ans ! qui vous a dit que j'avais soixante ans ?

CHARLES.

La coquetterie s'en mêle ! allons , mon oncle , je vois que vous êtes amoureux , et dans ce cas . . . (*gravement*) .

Air : *du Vaudeville du Petit courrier.*

Vous représenter vos erreurs
Est le devoir d'un neveu sage ,
Songez donc que le mariage
Traîne avec lui tous les malheurs.
Chaque femme est fautive et coquette ;
Craignez leurs pièges , leurs détours.

BARCLAY (*a part*) .

Ici le coquin me répète
Ce que je lui dis tous les jours.

CHARLES.

Peut-on savoir, mon oncle, qui vous m'avez choisi pour tante ?

BARCLAY.

Que vous importe, monsieur.

CHARLES.

Sans doute quelque riche parti ?

BARCLAY.

Qu'il vous suffise de savoir que jamais je ne choisirai une coquette qui chercherait à me gagner, à me séduire.... Je veux une femme simple, bonne, que je puisse mettre à la tête de mon habitation, qui me doive tout, mais qui en soit convaincue. Je crois avoir trouvé ce qu'il me faut.

CHARLES.

Je vous fais mon compliment; mon oncle, il n'y a que vous pour aller si vite en besogne... et vous nommez cette femme, ou plutôt cet ange ?

BARCLAY, à part, embarrassé.

Diable ! je ne sais pas son nom. (*Haut*) Le nom n'y fait rien, monsieur; je n'ai eu besoin que de la voir un instant, et j'ai dit : voilà la femme qu'il me faudrait.

CHARLES.

Je ne vois dans cet hôtel.... ah ! la filleule de Mad. Bolly.... la petite Hortense.

BARCLAY, avec humeur.

Oui, oui.... la petite Hortense, la petite Hortense.

CHARLES.

Comment, mon oncle, c'est elle ! je sais qu'on m'a dit que sa famille est honnête; je veux bien convenir qu'elle est jolie, douce, aimable et point coquette.

BARCLAY, piqué.

Vous voulez bien convenir.... c'est heureux; mais avant peu, si j'en crois certain espoir, vous voudrez bien la respecter.

CHARLES.

La respecter ! l'aimer, à-la-bonne-heure.

BARCLAY.

Nous verrons, nous verrons. (*à part*) Ce mariage là n'a pas l'air de lui faire beaucoup de peine, ça fait l'éloge de son cœur. (*haut.*) Oui, monsieur mon neveu, voilà ce que vous avez gagné à irriter votre oncle. Malgré cela, votre obéissance me désarme; et puisque vous renoncez au mariage qui m'offensait, je m'arrangerai pour que le mien ne nuise pas trop à vos intérêts.....

CHARLES.

Ah ! ce serait difficile.

BARCLAY.

C'est que je suis d'une joie !...

AIR : Vers le Temple de l'hymen.

Je me sens ragaillardir
Par cet heureux mariage ;
Et mon hymen , je le gage ,
Pourra bien me rajeunir.
Qui , ma femme , je l'espère ,
Avant peu me rendra père.

CHARLES,

De cet enfant , pour vous plaire,
Je serai le parrain....

BARCLAY.

Bop...!

Tu ris!

CHARLES.

Non , c'est à la lettre :
Si vous voulez le permettre ,
Je lui donnerai mon nom.

BARCLAY.

Eh bien ! monsieur , j'accepte ; mais Hortense peut venir
d'un moment à l'autre... Laisse-moi... laisse-moi un instant...
Je veux frapper les grands coups. Quand j'aurai arrangé tout,
je veux te présenter à elle... Allons , je suis content de toi.

AIR du pas des Trois cousines.

Vraiment , je ne saurais le taire ,
Cette gâterie me fait plaisir.

CHARLES.

Un tel hymen , je suis sincère ,
Est bien fait pour me réjouir.
Pour que la fête soit jolie
Je veux vous servir , sur ma foi ;
Car votre nocé , je parie ,
Ne pourrait pas finir sans moi.

BARCLAY.

Vraiment , je ne saurais le taire ,
Cette gâterie me fait plaisir ;
Un tel hymen , je suis sincère ,
Ne devait pas le réjouir.

CHARLES.

Vraiment , je ne saurais le taire ,
Votre dessein me fait plaisir.
Un tel hymen , je suis sincère ,
Est bien fait pour me réjouir.

ENSEMBLE

Charles sort.

SCÈNE IX.

BARCLAY, (seul).

Allons, je suis plus heureux que je ne croyais; je rends mon neveu à la raison, je trouve pour femme un trésor... C'est-à-dire, il manque encore à mon mariage une bagatelle... Le consentement de ma future... Mais ce n'est rien, et je suis sûr... (apercevant Fanny) La voilà, la voilà; allons, femme, Barclay.

SCÈNE X.

BARCLAY, FANNY.

FANNY.

Puis-je savoir, monsieur, en quoi la pauvre Hortense peut vous être utile ?

BARCLAY, (embarrassé).

En quoi, mon enfant ! (à part) Tâchons de lui tourner un compliment. (haut) Avec vos grâces, vos attraits... on doit savoir... on peut être persuadés d'avance... certainement... Le diable m'emporte, si je sais ce que je dis... Tenez, mademoiselle... je vais droit au fait, et ma franchise ne saurait vous déplaire... Ce matin, je voulais me marier par vengeance; je vous ai vue, et maintenant je veux me marier par amour. Je ne suis ni beau, ni jeune; mais, si un bon cœur, cent mille écus de rente, une amitié sincère, ont quelque prix à vos yeux... décidez de mon sort... (à part) Me voilà débarrassé.

FANNY.

Mais, monsieur...

BARCLAY.

Mais, mademoiselle... je suis franc, j'exige la même franchise.

FANNY.

AIR : *Il me faudrait quitter l'empire.*

Qui, moi songer au mariage !
Cette idée est loin de mon cœur.
L'indigence est mon seul partage.

BARCLAY.

Ah ! mon enfant, c'est une erreur. (bis)
Tes vrais trésors, sont : Innocence,
Attraits, vertus, et bonne foi. (bis)
Que de femmes dans l'opulence
Ne sont pas si riches que toi.

FANNY.

Comment, vous auriez daigné faire attention à moi ?

BARCLAY.

Oui, mon enfant; ces yeux fins et spirituels, cette grâce répandue dans tes moindres mouvemens, ont fait sur mon âme une impression dont je ne puis me défendre...

FANNY, (avec intention).

Vous portez donc un cœur sensible ?

BARCLAY.

En doutes-tu ?

FANNY.

Ah ! j'aime à le croire... Je ne suis pas la seule...

BARCLAY.

Comment ?

FANNY.

Je connais une femme douce, aimante, qui a besoin d'en être certaine.

BARCLAY.

Que veux-tu dire ?.. Une femme... Quelle est-elle ?

FANNY.

S'il faut vous l'avouer ; c'est votre nièce.

BARCLAY, (irrité).

Ma nièce ?.. ma nièce ... je n'ai point de nièce.

FANNY.

Prenez-y garde ; vous aviez, disiez-vous, un cœur sensible.

BARCLAY.

Oui ; mais il n'est pas susceptible de faiblesse pour celle qui a voulu surprendre le cœur de mon neveu.

FANNY.

J'ai donc aussi voulu surprendre le vôtre ?

BARCLAY.

Mon enfant, c'est très-différent... Il s'agit de mon neveu, et non pas de moi.

FANNY.

C'est-à-dire, que parce qu'il est plus jeune... il doit être plus raisonnable ?

BARCLAY.

Il suffit.

AIR : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

Son hymen est une imprudence.

FANNY.

Est-il plus coupable que vous ?

BARCLAY.

Choisir femme dans l'indigence.

FANNY.

Est-il plus coupable que vous ?

BARCLAY.

Sans réfléchir prendre un ménage !

FANNY.

Est-il plus coupable que vous ?

BARCLAY.

Et se marier à son âge !

FANNY.

Est-il plus coupable que vous ?

BARCLAY.

Jamais, celle que tu appelles ma nièce.

BARCLAY.

En ce cas, jamais je ne serai votre femme.

BARCLAY.

Mais, mon enfant, tu n'y songes pas! Que t'importe, après tout ?

FANNY.

Ce qu'il m'importe? comment! si j'acceptais vos offres, je serais riche, brillante de parure; et je verrais votre nièce, celle à qui toute votre fortune était destinée, traîner ses jours dans l'oubli et dans l'indigence! non, non, n'y comptez pas... Hortense ne saurait être heureuse, si Fanny ne l'est pas.

BARCLAY.

A ce compte, je devrais aller trouver cette charmante nièce et lui demander pardon d'avoir soustrait mon neveu à l'obéissance qu'il doit à son oncle; d'avoir porté le trouble dans ma famille.

FANNY.

Non; vous deviez recueillir, avant de condamner votre neveu, des renseignemens sur celle qu'il a choisie; vous-même observer son épouse... Vous auriez bientôt reconnu qu'un peu plus de richesse n'ajoute rien au bonheur d'un ménage... et que pour tous les oncles du monde, une nièce bonne, douce, aimante, quoique sans fortune, vaut mieux qu'une coquette avec cent mille écus.

BARCLAY.

Tu la défends avec une chaleur...

FANNY.

C'est que je me mets à sa place.

(avec une chaleur graduée.)

Air du Boléro de Ponce de Léon.

Allons, laissez-vous attendrir!
Que faut-il pour vous fléchir?

Pour Charles, je me déclare,
Il a tort d'aimer malgré vous;

(Avec intention.)

Mais est-il le seul, entre nous,
Que parfois l'amour égare?

A sa tendresse,
Je m'intéresse;

Lorsque l'on aime on pardonne aux amans.

Votre colère,

A ma prière,

Doit s'apaiser dans de si doux instans.

Avec cet air sensible et doux

On ne saurait être sévère;

Allons, croyez-moi, rendez vous

A ma prière.

Allons, allons, quittez votre courroux;

Allons, allons, à mes vœux rendez vous.

(Pendant cet air, Barclay s'attendrit par degrés.)

BARCLAY.

Comment te refuser quelque chose... (apercevant Charles)
Voici mon neveu, je veux lui apprendre cette bonne nouvelle,
et tout ce que tu as fait pour lui.

SCÈNE XI.
LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES.

Air : *Félix est doux et galant.*

Ici, je vais, je le sens,
Au trouble que cause ma vue,
Déranger de deux amans
La première entrevue.

Mais, si, contre mon espoir,
J'ai pu tromper votre attente,
J'espère faire ce soir
La paix avec ma tante.

ENSEMBLE.

CHARLES.

Ah! oui, mon cher oncle, je le sens,
Au trouble que vous cause ma vue,
Je dérange ici de deux amans
La première entrevue.

BARCLAY.

Ah! vous pourriez, je le sens,
Au trouble dont mon âme est émue,
Déranger de deux amans
La première entrevue.

BARCLAY.

Approchez, monsieur.

CHARLES (à Fanny).

Ma tante veut-elle bien recevoir mes hommages?

BARCLAY.

Dites vos remerciemens, Monsieur.

CHARLES.

Comment, mon oncle!

BARCLAY.

Eh! oui, malheureux! elle a tant fait, que j'approuve votre mariage.

CHARLES.

Quoi! mon oncle, vous approuveriez....

Air : *O vous, jeunes fillettes.*

Sa prière efficace
Vous a servi fort bien ;
Vous avez votre grâce,
Et c'est par son moyen.

CHARLES.

Sa bonté m'est bien chère...

(Il baise avec transport la main de Fanny.)

BARCLAY.

Doucement, Monsieur.

CHARLES.

Dans un autre moment
J'espère bien lui faire (bis.)
Plus d'un remerciement.

BARCLAY.

Si tu avais vu avec quelle chaleur elle prenait ton parti?

CHARLES.
C'est d'une bien bonne tante.

BARCLAY.

Air du Vaudeville des Maris ont tort.

Qui, vraiment, sa plus chère amie
Semblait être de me fléchir ;
C'était pour sa meilleure amie
Qu'elle désirait m'attendrir.

FANNY.

Vous avez bien jugé mon sèle ;
Oui, j'aurai de bonne foi,
Que lorsque je priais pour elle
Je croyais travailler pour moi.

Mais je n'ai encore rien fait. Il faut vous présenter votre nièce, maintenant.

BARCLAY.

Sois tranquille, tu as ma parole. Oh ! je la recevrai bien.

FANNY.

Elle a besoin d'en être sûre.

BARCLAY.

Tu peux le lui jurer de ma part.

FANNY.

Allons..... cela me rassure.... Je vais la chercher.

BARCLAY.

Comment ! elle est ici...

CHARLES.

Sans doute.

BARCLAY.

Eh bien soit ! Je veux la voir, l'embrasser, et que tout soit fini. Je ne veux pas que les affaires traînent en longueur.

Air : Ma Zétulbé (En pressant le mouvement).

Bientôt, j'espère, un heureux hyménée
Va nous unir des liens les plus doux !

FANNY, avec intention.

Combien mon cœur bénira la journée
Où je pourrai me réunir à vous !

BARCLAY.

Ce nœud, ma chère,
Te fait plaisir.

FANNY.

Ah ! oui, vous plaire
Est mon seul désir.

ENSEMBLE.

Bientôt, j'espère, un heureux hyménée
Va nous unir des liens les plus doux, etc.

SCÈNE XII.

BARCLAY, CHARLES.

Eh bien, mon ami, que dis-tu de ma femme ? Elle est charmante, n'est-ce pas ?

CHARLES.

Comme la mienne.

BARCLAY.

Comme la tienne ! Je t'en fais mon compliment. Elle a avec toute sa candeur un petit air éveillé qui lui sied à ravir.

CHARLES.

Comme la mienne.

BARCLAY.

AIR : *Du Vaudeville de l'arbre de Vincennes.*

Hortense a le regard joli

CHARLES.

Comme Fanny ! comme Fanny !

BARCLAY.

Sa tournure est vive et mutine,
Et dans son sourire on devine
Qu'elle doit régir son mari.

CHARLES.

Comme Fanny ! comme Fanny !

BARCLAY. (*Même air*)

Elle a l'air malin, étourdi

CHARLES.

Comme Fanny ! comme Fanny !

BARCLAY.

Son œil fripon rævît, étonne,
Mais au fond de l'âme elle est bonne;
Je veux lui pardonner aussi.

CHARLES.

Comme à Fanny ! comme à Fanny !

BARCLAY.

Ah ça ! dis-moi ; tu es un jeune homme, toi, tu sais tout ce qu'il faut pour plaire à une femme, pour la captiver ; moi, je n'ai jamais quitté mon vaisseau ; je compte sur toi pour me donner quelques leçons, afin d'apprendre ce qu'il faut pour être agréable à ma petite Hortense.

CHARLES.

La demande est plaisante ! vous lui plairez toujours assez, mon oncle.

BARCLAY.

Non, non, je voudrais....

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, FANNY, (*couverte d'un voile*).

CHARLES.

Ah ! ah ! voici ma femme.

BARCLAY.

Seule.

CHARLES.

Elle aura laissé Hortense en route... l'impatience... elle tremble.

BARCLAY

Venez, venez, ma nièce, n'ayez pas peur... ; n'ai-je pas

promis de tout oublier... C'est la même taille qu'Hortense, la même tournure... Eh bien! vous craignez? quand je vous dis que je vous pardonne. (Fanny lève son voile) Que vois-je!

FANNY, d'un ton suppliant.
(Repris e de la fin du Baléro de Ponce de Léon).

Avec cet air sensible et doux
On ne saurait être sévère :
Allons, mon oncle, rendez vous
A ma prière!

BARCLAY.

Ah! je suis trahi!

AIR: Du Vaudeville du Secret de Madame.

Redoutez d'un oncle sévère
Les menaces et le courroux;
Bien loin d'apaiser sa colère,
Vous l'avez aigri contre vous.
Bénissez le nœud qui nous lie,
Et grâce à nos soins caressans,
Au lieu d'une épouse chérie,
Vous aurez deux tendres enfans.

FANNY.

Vous aurez deux tendres enfans.

BARCLAY.

ENSEMBLE { Redoutez d'un oncle sévère, etc.
FANNY et CHARLES.
Laissez fléchir votre colère;
Pourquoi ce courroux contre nous?
Rendez vous à notre prière;
Vous nous voyez à vos genoux.

FANNY.

Mon cher oncle, écoutez-moi.

AIR du vaudeville de Psyché.

Vous vouliez qu'une tendre amie
Près de vous demeurât toujours;
Qu'elle mit sa plus tendre envie
A rendre heureux vos derniers jours.
Que par ses soins, par sa constance
Votre destin fût embelli...
Ce que vous perdez dans Hortense
Vous le trouverez dans Fanny.

BARCLAY.

Mais, c'est qu'en vérité, on n'a pas d'idée d'une pareille trahison.

FANNY, (tendrement).

(Continuation du Baléro du Ponce de Léon.)

Allons, mon oncle, allons, à nos vœux rendez-vous;
Allons, mon oncle, allons, quittez votre courroux.

BARCLAY.

On ne peut résister à ce petit monstre là... Sois donc ma nièce, puisque tu ne peux pas être ma femme; d'ailleurs je crois que c'est plus sûr...

CHARLES.

Maintenant, mon oncle, c'est vous qui serez le parrain.

BARCLAY.

C'est convenu... Mais prends y garde, je t'en prie, cette femme là trompe si bien... Enfin, c'est ton affaire.

FANNY.

Convenez que vous aviez tort de blâmer votre neveu, et que, lorsque femme sait nous plaire et veut nous charmer, l'homme le plus sage a bientôt fait une folie.

CHARLES.

Oui, si toutes les femmes ressembloient à Fanny.

VAUDEVILLE.

FANNY.

Air : *Fille, avant le mariage.*

On jure qu'aucune femme
Ne trompera notre cœur ;
On veut soustraire son âme
A leur piège séducteur.
Pour éviter leur puissance,
L'homme fait tout ce qu'il peut ;
En vain sa fierté s'offense
Quand une femme le veut...

Malgré ça, bis.

Il faut en passer par là.

CHARLES.

Fuyez bien le mariage,
Sa chaîne, qu'on croit de fleurs
Lorsqu'on s'y veut sans engagement,
Entraine mille malheurs.
Femme est bégayeur, coquette,
Et si l'on croit maint docteur,
L'hymen est une folie
Dont le sage a toujours peur.

Malgré ça, bis.

Il faut en passer par là.

BARCLAY.

Quand on s'entend en mariage,
On craint un certain effroi,
Et le mari le plus sage
Tremble toujours petit son froc.
Pour fuir cette loi cruelle,
Nous voyons plus d'un époux,
Employer près de sa belle
Les grilles et les verrous.

Malgré ça, bis.

Il faut en passer par là.

FANNY, au public.

Quand il vous offre un ouvrage,
Redoutant votre rigueur ;
Obtenir un doux suffrage,
Est l'espoir de chaque auteur.
A vous divertir, vous a plaisir,
Le nôtre met son bonheur ;
Puissez-vous, dans le parterre
Ne pas dire avec humeur,

Malgré ça, bis.

Il faut en passer par là.

Google FIN.